

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazetta militare svizzera

Band: 83=103 (1937)

Heft: 10

Artikel: Chevaux-avoine et chevaux-essence : la cavalerie à cheval dans la grande guerre et dans les guerres futures

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14739>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

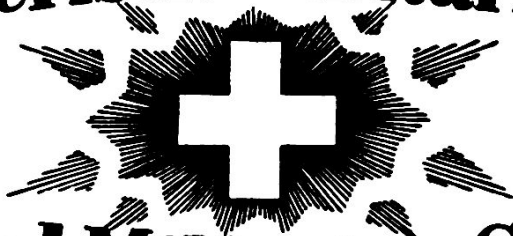
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Zofingen, Oktober 1937

No. 10/83. Jahrgang

103. Jahrgang der Helvetischen Militärzeitschrift

Allgemeine Schweizerische Militärzeitung



Journal Militaire Suisse Gazzetta Militare Svizzera

Organ der Schweizerischen Offiziersgesellschaft

Redaktion: Oberstdivisionär E. Bircher, Aarau

Mitarbeiter: J.-Oberstlt. K. Brunner, Zürich; Infanterie-Oberst O. Brunner, Luzern; Colonel de Cavalerie F. Chenevière, Genève; Oberstlt. i. Gst. G. Däniker, Bern; Oberst i. Gst. H. Frick, Bern; Art.-Oberst W. Gubler, Frauenfeld; Komm.-Oberstlt. F. Kaiser, Bern; Infanterie-Oberst H. Kern, Bern; Colonnello del genio E. Moccetti, Massagno; Lt.-col. Inf. M. Montfort, Lausanne; Capitaine d'Infanterie E. Privat, Genève; Infanterie-Oberstlt. M. Röthlisberger, Bern; Capitaine d'Infanterie A. E. Roussy, Genève; Oberstkörps-Kdt. U. Wille, Meilen
Adresse der Redaktion: Manuelstrasse 95, Bern Telephon 36.874

Chevaux-avoine et chevaux-essence

La cavalerie à cheval dans la grande guerre et dans les guerres futures.

I

Dans toutes les armées du monde¹⁾ se manifeste une tendance qui peut se résumer ainsi:

Suppression — ou tout au moins diminution notable de la *cavalerie à cheval*, et des batteries à cheval qui lui servaient d'appui.

Développement correspondant des troupes mécanisées ou transportées par automobiles²⁾.

1) Sauf toutefois dans les armées russe et polonaise.

2) On sait que suivant la terminologie française, les troupes m é c a n i - s é e s sont celles qui emploient les véhicules à moteur comme engins de combat (chars de combat, automitrailleuses, etc.) et que les troupes m o t o r i s é e s sont celles qui les emploient comme moyens de transport et de ravitaillement. — C'est la terminologie française qui est employée ici. On constatera qu'elle est assez différente de la terminologie suisse.

La cavalerie à cheval s'est vu enlever en tout ou en partie des modes d'activité qui depuis des siècles lui étaient dévolus :

1^o *L'exploration stratégique* à grande distance, confiée naguère à des pointes ou reconnaissances d'officiers ou à des détachements de découverte et pouvant entraîner des rencontres massives de cavalerie contre cavalerie, le vainqueur ayant, suivant le mot de Napoléon, déchiré le voile qui lui dissimulait les gros ennemis, en mettant hors de cause tout ce qui lui barrait la vue et la route.

2^o *La sûreté de première ligne*, destinée à assurer aux troupes couvertes vers l'avant une zone de sécurité correspondant à une journée de marche.

3^o *La protection immédiate* des colonnes en avant et sur les flancs et éventuellement en arrière contre les feux d'artillerie et d'infanterie.

4^o Une fois le contact pris, des *missions de grande envergure*, offensives ou défensives, en connexion avec les grandes unités mixtes (armées, corps d'armée, divisions d'infanterie, corps de siège, etc.). Ces missions tenaient à la fois de la stratégie et de la grande tactique : actions d'ailes, actions sur l'arrière ; ou bien masquer ou couvrir une opération, boucher une brèche, etc.

5^o Les *reconnaisances tactiques* avant et pendant la bataille, allant de la reconnaissance offensive en forces à la simple patrouille.

6^o Enfin, une fois l'action engagée, le *combat à cheval ou à pied* contre la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie ; l'attaque à cheval des états-majors et des convois, *la poursuite*.

Les interventions à l'arme blanche au cours du combat étaient devenues rares depuis l'introduction du fusil à tir rapide. Elles peuvent encore être le fait de petites fractions à cheval, très manœuvrières, très hardies, agissant en collaboration intime avec l'infanterie en terrain couvert ou coupé, contre un ennemi démoralisé, désorganisé ou simplement inattentif. Si les grandes actions de cavalerie contre cavalerie ne se sont produites que sur le front oriental, qui n'était pas continu, la grande guerre sur le front occidental a présenté des exemples, plus nombreux qu'on ne le croit généralement, d'actions moins importantes certes, mais pourtant, exécutées à cheval sur le champ de bataille, et souvent réussies (front anglo-allemand dès 1917, front franco-allemand à partir de juin 1918³).

3) Si ces épisodes sont tombés dans l'oubli, c'est parce qu'on a eu tendance à les mettre « dans le même sac » que des tentatives, réellement inexcusables, dont les dernières, croyons-nous, furent les attaques à cheval, sabre à la main, lancées en Champagne, le 25 septembre 1915, contre la première position allemande dont les fils de fer n'étaient pas entièrement détruits. Ces

Ces actions fugitives mais efficaces de la *cavalerie d'accompagnement*, sont exceptionnelles dans la guerre actuelle. Elles restent et resteront, à notre avis, toujours possibles, moyennant :

Un moral surexcité.

Un sens des occasions à développer par de nombreux exercices faits avec l'infanterie.

Enfin des formations appropriées, souples et très peu vulnérables, attaque en fourrageurs ou *Lava* cosaque. Elles méritent une étude à part, avec exemples à l'appui, étude qui ne figurera pas dans le présent travail.

II

Revenons à 1914. Comment étaient assurées ces missions extrêmement variées? En général par des organes spécialisés pour chaque mission, mais qui bien entendu, dans cet imprévu continu qu'est la guerre, pouvaient être employés en cas de nécessité à des missions d'un autre ordre, plutôt que de rester inactifs, *l'inaction seule étant infamante*, comme le disait si bien le règlement français.

Le plus souvent, dans les grandes armées, les missions d'ordre stratégique ou les opérations de grande tactique attribuables à la cavalerie étaient confiées aux *divisions de cavalerie indépendante*, à 2 ou 3 brigades, pourvues d'un groupe de 2 ou 3 batteries à cheval et plus ou moins appuyées de cyclistes ou d'infanterie allégée ou encore transportée en camions⁴⁾.

Au commencement de 1914, le célèbre plan XVII avait porté en France le nombre des divisions de cavalerie indépendantes de 7 à 10, au détriment des brigades de cavalerie de corps d'armée. Chaque division comprenant (sauf 1 à 2 brigades seulement) :

3 brigades à 2 régiments,
un groupe de 3 batteries de 75 allégé,
un groupe cycliste de 400 chasseurs,
et une section cycliste du génie.

attaques coûtèrent heureusement moins cher en hommes — sinon en chevaux — que ne le crurent les spectateurs; elles ne servirent à rien et désorganisèrent tellement les braves régiments qui les exécutèrent «à plein», qu'ils ne purent être employés dans la soirée après la conquête de cette première position. Ils auraient alors, par bien des brèches ou des points inoccupés alors par les défenseurs, débouché en terrain libre.

4) La motorisation ne date donc pas d'aujourd'hui. Le corps de cavalerie du général Sordet, dont nous allons reparler, était en août 1914, soutenu par un groupe de 4 bataillons de chasseurs alpins de réserve commandés par le lieutenant-colonel Serret, la veille encore attaché militaire à Berlin et tué en 1915 à l'Hartmannswillerkopf comme général commandant la 66^e division. L'attitude neutre de l'Italie permit d'appeler ces bataillons de la frontière des Alpes vers le front, mais pas assez tôt malheureusement pour les employer dans la pointe du corps Sordet sur Liège. Ils étaient transportés dans des omnibus automobiles de tourisme dont la réquisition avait été préparée. Les transports en autobus étaient incomparablement moins développés en 1914 qu'en 1937. Mais ils existaient cependant et on avait déjà songé à en tirer parti.

Faiblement dotées en mitrailleuses, dépourvues d'automitrailleuses⁵⁾, ces divisions n'avaient pas grands moyens de feu. Elles étaient en revanche très entraînées, très manœuvrières, très mobiles (même les cuirassiers qui formaient une brigade dans six divisions). Pour la lutte de cavalerie contre cavalerie, elles constituaient des organes à peu près parfaits, à la fois puissants, fluides et relativement rapides. Elles étaient beaucoup moins aptes aux opérations où il fallait de la résistance et qu'on n'avait guère prévues pour elles. Leurs moyens de liaison et de transmissions étaient rudimentaires.

Les divisions de cavalerie allemandes n'étaient, sauf la division de la garde, constituées qu'à la mobilisation. Leur composition était analogue à celle des divisions françaises, mais elles étaient mieux dotées en moyens de feu. Nous apprécierons plus loin leur valeur stratégique et tactique.

Passons au corps d'armée. De part et d'autre, 6 escadrons lui étaient affectés. Mais en Allemagne, ces escadrons étaient répartis entre les divisions et devaient subvenir à toutes les tâches dans le cadre de la division. Antérieurement on avait songé à constituer des escadrons autonomes de *Meldereiter* à raison de un par corps d'armée. Quelques uns avaient été formés, puis les idées avaient changé et ils avaient été transformés en chasseurs à cheval, nouvelle subdivision d'arme, organisés en régiments du type normal et employés exactement comme le reste de la cavalerie.

En France au contraire, séparation de la *sûreté de première ligne* et de la *protection immédiate des colonnes*. La sûreté de première ligne avait fait les frais de l'augmentation de la cavalerie indépendante: conséquence des idées d'offensive à outrance, de choc, de duel de cavalerie, qui triomphaient de plus en plus en haut lieu. Pour mettre hors de cause les masses de cavalerie ennemies (*Die Reitermassen stets voraus*, disaient aussi les théoriciens allemands), on devait employer le maximum de moyens. Pour les besognes qu'on pensait devenues accessoires, on se contenterait du reste.

5) On en était resté pour les engins blindés, à des essais commencés en 1909 avec de lourdes voitures Charon, essais restés en suspens. Mais vers la même date, il était entré en service dans l'Afrique du Nord et notamment au Maroc, d'excellentes voitures de reconnaissance rapides et passant partout, c'était l'automitrailleuse Panhard, à baquet blindé pouvant porter 6 hommes, une mitrailleuse et 500 cartouches seulement. La mitrailleuse servait surtout à protéger la voiture. Il fallut, dès le début de la guerre où la lacune s'accusa, y parer par des moyens de fortune et suivant le classique «système D», se débrouiller avec le concours toujours providentiel de la marine; grâce à elle, on put bien vite mettre en route automitrailleuses et autocanons de 37, plus ou moins blindés, qui s'engagèrent à peine sortis de l'atelier.

Avant le plan XVII, la sûreté de première ligne était confiée en France aux brigades de cavalerie de corps d'armée. Chaque corps disposait ainsi sous les ordres d'un général de brigade, de 2 régiments actifs — un de dragons — un de cavalerie légère de 4 escadrons — éventuellement appuyés par un groupe de 2 batteries à cheval détachées de l'artillerie de corps. Dotée d'un état-major réduit, d'un détachement télégraphique, d'une ambulance de cavalerie, la brigade de corps formait une vraie *avant-garde légère*. Bien que ne disposant que de 4 mitrailleuses, elle pouvait présenter, grâce aux batteries à cheval, une force offensive et défensive sérieuse et qui pouvait tenir normalement 24 heures, jusqu'à l'entrée en ligne du corps d'armée qu'elle couvrait. Le plan XVII ne conserva qu'une brigade de corps (au 6^e corps renforcé à 3 divisions). L'artillerie à cheval de corps d'armée fut supprimée et les corps d'armée normaux durent se contenter d'un seul régiment de cavalerie.

La division d'infanterie appartenant organiquement à un corps d'armée français, disposait pour sa protection immédiate, d'abord d'un escadron divisionnaire (généralement escadron de réserve) puis pour chaque régiment d'infanterie, d'un détachement d'un sous-officier et 12 éclaireurs montés à la disposition du colonel. Ces éclaireurs régimentaires prévus jadis par Napoléon, existaient également dans l'armée russe, mais avec un effectif beaucoup plus fort.

III

L'organisation actuelle est à peu près la même dans toutes les grandes armées. Elle ne rappelle que de bien loin celle de 1914.

Les missions d'exploration et de reconnaissance lointaine sont confiées de plus en plus à l'aviation et aussi aux autos blindées de découverte et de reconnaissance.

Les missions stratégiques incombent encore aux divisions indépendantes dont le nombre est d'ailleurs en décroissance presque partout. Elles méritent de moins en moins le nom de divisions de cavalerie. Il n'y a plus guère, en Europe occidentale, de divisions entièrement à cheval. Elles ont été remplacées, soit par des *divisions légères*, comprenant à côté d'escadrons de cavaliers, des unités motorisées (dragons portés, artillerie, génie, etc.) et des unités mécanisées (chars, automitrailleuses et autocanons de divers genres), soit par des *divisions mécaniques* d'où l'élément à cheval a complètement disparu soit enfin des *divisions entièrement cuirassées*⁶⁾.

⁶⁾ L'Allemagne n'a conservé qu'une brigade de 3 régiments à cheval en Prusse orientale.

A la brigade de sûreté de première ligne a succédé *le groupe de reconnaissance de corps d'armée*, comprenant encore un peu de cavalerie à cheval, mais surtout des éléments motorisés ou mécanisés. Dans certaines armées, on lui conserve des compagnies cyclistes. En France, elles paraissent en discrédit, malgré les grands services qu'elles ont rendus en 1914.

La division est pourvue d'un organe analogue, *le groupe de reconnaissance divisionnaire*, qui ne comprend généralement qu'un seul escadron à cheval.

Enfin les éclaireurs régimentaires montés ou *peloton de cavaliers* sont peu à peu remplacés, en France du moins, par des éclaireurs motocyclistes.

Nos lecteurs pourront mettre cette nouvelle organisation en parallèle avec celle des brigades légères, groupes d'exploration, détachements de liaison telle qu'elle vient d'être instaurée en Suisse.

Motorisation, mécanisation, divisions cuirassées, tous problèmes qui ont fait couler l'encre à flots. Seuls les événements d'Espagne, encore mal connus, appuieront ou firmeront de leçons expérimentales, des théories sur lesquelles on s'est peut-être, dans certaines armées, un peu emballé. En Allemagne déjà, on constate quelques réactions. La motorisation doit gagner encore du terrain, ce n'est pas douteux et à l'usage, ses nombreux inconvénients, dont nous allons parler, trouveront des remèdes ou du moins des palliatifs. Le système présente cependant des vices congénitaux auxquels pour le moment, on ne voit guère d'atténuations possibles.

Et d'abord, le système des *grandes unités mixtes* paraît d'ores et déjà condamné, dès que les distances s'accroissent et que le théâtre des opérations s'élargit. Par définition, ces unités mixtes ne sont pas «du même pied». Cavaliers, cyclistes, dragons portés, motocyclistes, chars de combat de divers types, automitrailleuses marchent à des vitesses différentes et ce n'est pas sans raison qu'on a comparé cette réunion d'éléments si divers à une ménagerie. Combiner leur mise en route et leur action pour éviter que les uns ne *sèment* pas les autres est malaisé et veut des officiers d'état-major tout à fait rompus aux problèmes d'encolonnement et de marche!

Alors que la cavalerie à cheval ne marche pas beaucoup plus vite que l'infanterie (du double au simple), les unités automobiles couvrent, dans le même temps, de 5 à 15 fois plus de chemin, ce qui entraîne forcément des actions distinctes pour ces unités et pour les gros restes à la traîne, d'où écrasement possible des avant-gardes motorisées. Bien avant les malheurs du détachement italien motorisé à Guadalajara, dès 1917, nous avons vu

parfois les chars Schneider, Saint-Chamond ou Renault, cependant bien lents, pousser de l'avant sans être suivis par leur infanterie et livrer combat pour leur compte, sans utilité et sans succès. Parfois même, ce fut la catastrophe.

Malgré la précaution, prise en particulier par les Allemands, de doter largement de pionniers et de matériel de réparations les unités rapides, il n'est pas douteux qu'elles resteront beaucoup plus sensibles que les formations à cheval ou à pied, à la tactique d'obstruction systématique inaugurée par Hindenburg en 1917. L'embouteillage, dont les colonnes d'artillerie montée ou les convois hippomobiles ont déjà eu tant de peine à se tirer dans la bataille des Ardennes, n'a jamais été qu'un danger très passager pour les grosses unités de cavalerie et d'infanterie. Sauf dans le cas exceptionnel de défilés aux flancs inaccessibles, elles ont toujours pu «déboîter» en plein champ ou en pleine forêt. Il n'en sera pas de même, soyons en sûrs, pour les colonnes automobiles, mêmes formées de voitures dites tous-terrains, chenilles etc. Même pour celles-ci, la boue reste un ennemi parfois invincible.

En tout temps les engins blindés sont myopes et par temps de brouillard ou la nuit, ils sont aveugles. Les tanks sont sourds et après bien des essais, seules les communications par radio — qui restent très délicates — les relient durant le combat, à leurs camarades et à leurs chefs. Enfin tous les engins automobiles sont bruyants (y compris, nous dirons et surtout, les motocyclettes). Autant de défauts qui en rendent l'emploi au combat, difficile et scabreux.

Les colonnes, automobiles sont interminables. Une division sur une seule route tient une centaine de kilomètres. Si les moyens de liaison actuels, notamment le téléphone sans fil, largement employé par les Anglais, permettent au commandant de la colonne d'exercer son action de bout en bout, les flancs sont très vulnérables aux attaques terrestres, même menées avec de faibles moyens et la colonne elle-même est très vulnérable à l'aviation (voir l'exemple de Guadalajara, déjà cité).

De simples manœuvres, faites avec sincérité, ont souligné tous ces dangers. Aussi semble-t-on disposé à revenir de la division mécanisée à la simple brigade mécanisée, voire à des détachements moindres encore. La brigade mécanisée est déjà bien assez lourde; elle dispose d'une puissance de feu *mobile et protégée*, déjà très considérable.

Enfin les engins mécaniques, cuirassés ou non, se démodent vite, alors qu'un cheval est utilisable en moyenne pendant une dizaine d'années. Ils coûtent de plus en plus cher et leur ravitaillement en essence (ou carburant équivalent) dépend jusqu'ici

des importations par voie de mer, sauf dans les pays producteurs de pétrole (en Europe, seules la Russie et la Roumanie méritent ce nom). N'avons-nous pas vu au Levant le commandement français obligé de restreindre l'emploi des avions et des camions automobiles parce que (c'était avant *le pipe-line* de l'Irak) le bateau chargé d'essence n'était pas arrivé?

IV

Avec le temps, grâce à une pratique plus poussée, à des perfectionnements mécaniques dont nous ne pouvons deviner le terme, ces défauts et ces dangers s'atténueront. Ils ne disparaîtront jamais tout à fait et pour le moment, il faut en tenir largement compte. Si néanmoins, le moteur tend de plus en plus ou pendant ces dernières années tendait à évincer le cheval, ce n'est pas seulement à cause de l'engouement qui suit toute nouveauté.

En premier lieu, alors que la fatigue des chevaux limite leur action journalière et s'accumule après quelques semaines d'efforts continus, au point de paralyser et même d'arrêter régiments et divisions, le moteur ne fatigue guère. Il est vite remis en état moyennant une judicieuse organisation du dépannage et des réparations.

Puis, sur les vastes théâtres d'opérations, il offre des possibilités d'action lointaine et rapide à laquelle la cavalerie d'autrefois n'a jamais pu songer, même la cavalerie de la guerre de sécession.

Unités motorisées, mécanisées, cuirassées, rendent donc au haut commandement un rôle d'intervention qui ressuscitent l'action propre et imprévue du chef, c'est-à-dire la manœuvre.

Les unités chenillées franchissent ou brisent la plupart des organes de la fortification de campagne. Pratiquement le tank a mis fin à la guerre de tranchées, à condition qu'il fût employé en masses et suivi de près par l'infanterie.

Enfin les engins blindés ou cuirassés sont — ou semblent être — à l'épreuve des moyens de feu ordinaires; seuls, des moyens spéciaux en viennent à bout (canons à très grande vitesse initiale, pièges, torpilles terrestres, bombes d'avion, etc.).

Voilà les raisons positives, très sérieuses, très bien établies, qui militent en faveur de l'arme nouvelle. D'après certains esprits, elle tendrait à devenir l'armée nouvelle. La cavalerie n'aurait plus rien à faire dans la guerre d'aujourd'hui et la *piétaille* ne servirait plus qu'à occuper le terrain conquis par l'engin motorisé.

A ces raisons positives s'ajoutent des raisons négatives. Si le moteur évince le cheval, c'est, assure-t-on, parce que la cavalerie a fait faillite pendant la guerre. Incapable désormais de com-

battre à cheval, relativement lente, vite fatiguée, vulnérable au feu, incapable de s'en protéger, sensible aux gaz, coûteuse, surannée, elle est à passer tout entière au musée des souvenirs, ou tout au plus, au magasin des accessoires.

Un fantassin qui a fait la guerre en Europe et hors d'Europe va ici s'inscrire en faux contre un pareil jugement. Il est convaincu qu'il y a là un procès à réinstruire. Sans nier le moins du monde, ce qui serait ridicule, l'importance grandissante du moteur il entend établir ici:

- 1^o que dans bien des cas, la cavalerie n'a pas fait faillite pendant la guerre,
- 2^o que lorsque elle a fait faillite, cette faillite aurait pu être évitée presque toujours, sinon toujours.

Une expérience modeste, mais prolongée, nous autorise à affirmer que dans bien des circonstances de guerre que nous avons vécues, on n'avait pas trop de cavalerie, à condition de vouloir et de savoir s'en servir, et que parfois on n'en a pas eu assez. Il ne s'agit pas ici de refaire, du point de vue de l'emploi de la cavalerie, un livre fameux sur les *occasions perdues*. Elles ne furent d'ailleurs pas toutes perdues. On voudra bien excuser le mélange de souvenirs personnels avec le rappel de faits historiques parfois méconnus ou mal connus. Mais nous prendrons, *ad probandum*, la marche inverse de celle que nous avons adoptée dans les pages précédentes.

1^o *Les éclaireurs montés*. Tout chef d'infanterie sait — ou du moins devrait savoir — a) que ne pas couvrir sa propre troupe par des pointes ou des patrouilles, en comptant sur les autres, c'est s'exposer à des surprises par le feu, qui avec les armes automatiques, peuvent aboutir à l'anéantissement en quelques secondes; b) que ce feu peut se déchaîner à une distance telle (plus de 1000 mètres déjà en 1914) que l'alarme donnée par des éléments de sûreté à pied risque d'arriver trop tard; c) que le jeu des patrouilles à pied, même très entraînées, même allégées, produira en peu de jours la fatigue et même la ruine d'une unité d'infanterie.⁷⁾

7) Comme nous écrivons pour des lectures suisses et que la force essentielle de l'armée suisse, appelée à combattre en pays montagneux, résidera toujours dans son infanterie, indiquons ici que la patrouille d'infanterie reste nécessaire, sinon suffisante. Aussi rappellera-t-on que ce maître fantassin qu'était le général de Maud'huy tenait la main dans les unités dont il a été le chef, à ce que dans chaque section, une patrouille allégée fût toujours prête à se détacher. D'où nécessité en dehors de toute motorisation des équipages, d'avoir à la suite de chaque compagnie les moyens de transport nécessaires pour décharger de leurs sacs en tout temps et tous terrains, 15 ou 20 gradés ou soldats. Nous en reparlons à la fin.

D'autre part, c'est un leurre que de vouloir, malgré les immenses perfectionnements apportés aux procédés techniques de liaison, renoncer aux vieux moyens qui, dans le plupart des cas sont les seuls efficaces. Les routes, à la prochaine guerre, seront encore beaucoup plus encombrées et menacées (par les tirs d'interdiction de l'artillerie et par l'aviation) qu'en 1918, où l'embouteillage, surtout quand il y avait collaboration américaine, était devenu un vrai péril. Les porteurs d'ordres et de renseignements durent alors sortir des chemins et passer à travers champs et à travers bois. Bicyclettes et motocyclettes perdent leur valeur. Il faut en revenir à l'estafette montée qui passe partout. La dotation du régiment français de 1914 en éclaireurs montés était, avons-nous dit, très faible. Malgré leur petit effectif, et bien qu'ils fussent composés, en totalité ou presque, de cavaliers réservistes montés sur des chevaux de réquisition et nullement habitués à opérer de concert avec l'infanterie, ces éclaireurs se montrèrent précieux. Ils offraient sur leurs montures, des cibles plus vulnérables que le simple patrouilleur ou agent de liaison à pied, mais ils étaient beaucoup plus rapides. S'ils perdaient leur cheval, ils rentraient dans le rang avec leur carabine. Pendant la stabilisation, ils furent généralement employés comme coureurs à pied.

Nous fûmes bien contents de les retrouver à cheval, lorsque la guerre de mouvements recommença peu à peu en 1918. Ici un souvenir personnel. Fin juillet, la bataille de la montagne de Reims était gagnée par l'armée du général Berthelot, vaillamment secondée par le 22^e corps d'armée britannique. Lorsque nous sortîmes de la forêt pour déboucher en terrain demi-découvert ou des petits bois restaient nombreux, ce fut pour revivre en même temps nos impressions de 1914 après le première Marne, à l'armée Maunoury. Alors, la cavalerie française, épuisée par son raid en Belgique (voir plus loin), ne nous couvrait guère et nous avions quelque peu le sentiment d'avancer dans le vide. En 1918, la cavalerie avait déjà été très diminuée, une partie mise à pied, de nombreux cadres passés aux autres armes. L'unique escadron divisionnaire se trouvait, à notre division (la 14^e, celle de Belfort), au repos à l'arrière. Ce fut une simple reconnaissance d'éclaireurs montés de mon régiment, commandée par un maréchal-des-logis réserviste, qui détermina vite et avec beaucoup de netteté, d'après les coups de fusil essuyés, le contact apparent de l'ennemi (et cela sans pertes d'hommes). Grâce à elles nous ne débouchâmes pas en aveugles, et nous évitâmes toute surprise par le feu. Dans le cas particulier — qui fut très général — motocyclistes ou automitrailleuses ne nous auraient servi à rien.

Après la guerre, les *éclaireurs montés* furent remplacés, en cas de mobilisation, par un peloton de *25 cavaliers régimentaires* réservistes, auxquels on est en train de substituer des *éclaireurs motocyclistes*, ce qui est, à notre sens, une erreur. Comme nous l'avons vu aux manœuvres suisses de 1934 (première division), pas de proie plus facile que des motocyclistes pour un adversaire embusqué près d'un chemin creux. La motocyclette pétarade et sort difficilement des routes. Il est bon d'en avoir quelques-unes pour les transmissions⁸⁾. Mais avec l'accroissement de portée des armes d'infanterie, c'est maintenant dans un rayon de 3 kilomètres environ que le régiment doit se garder par ses propres moyens. Cette mission de sûreté les éclaireurs montés l'assureront mieux que personne sauf en terrain très montagneux et encore ! De quel secours, de quelle sécurité ne nous furent-ils pas dans les difficiles montagnes du Levant, ces spahis, ces partisans druses montés sur des chevaux barbes ou arabes extraordinairement adroits qui entouraient la colonne d'un réseau d'éclaireurs qu'on voyait sur toutes les crêtes environnantes et qui montaient et descendaient à plein galop d'invraisemblables pentes d'éboulis. Là, aussi, un souvenir personnel qui sort un peu du sujet. Aux manœuvres de Syrie de 1931, il s'agissait de gagner de vitesse à l'entrée d'un défilé aux flancs dits inaccessibles, un ennemi évidemment trop confiant qui s'avavançait sur une grand'route. Alors que les éléments motorisés l'y devançaient et lui tendaient une embuscade, un escadron druse, faisant un crochet à travers les champs de lave, couvrait en cinq heures et quart soixante kilomètres d'un terrain invraisemblable, et complétait la surprise en ouvrant le feu sur le flanc droit de l'ennemi embouteillé. A la suite de cet exploit, les neuf-dixièmes de ses chevaux d'ailleurs étaient déferrés.

Pour en revenir à la guerre d'Europe, les éclaireurs montés auront en plus de leur rôle d'estafettes en terrain varié, à couvrir leur régiment surtout sur ses flancs. On sait quelle besogne écrasante est celle des flancs-gardes d'infanterie et avec quelle difficulté elles s'en acquittent. Fatigue et difficulté sont telles que trop souvent le colonel se dispense d'en envoyer, d'où surprise possible par une simple patrouille de combat. Avec quelques cavaliers cheminant sur les crêtes latérales, le danger s'atténue. S'ils ne peuvent prévenir, ils «écopent» et décèlent ainsi la menace.

8) Nous ne parlons pas ici bien entendu des compagnies de motocyclistes-mitrailleurs qui devraient être surtout des réserves de feu à employer essentiellement pour établir des barrages sur les transversales, à la disposition du commandant de la division.

Au nom *d'éclaireurs*, qui peut, de même en France, prêter équivoque, serait substitué celui de *flanqueurs montés* d'infanterie. Leur effectif pour un régiment à 3 bataillons organisé comme en France serait de :

2 sous-officiers,
4 brigadiers,
24 cavaliers,
1 maréchal-ferrant,
1 trompette ou clairon monté détaché au colonel.

Total 32 cavaliers-fractionnés en 4 escouades, chaque bataillon pouvant ainsi avoir la sienne, le 4^e restant à la disposition du chef de corps.

Il serait bon de donner le commandement de ce peloton à un officier qui servirait d'agent de liaison entre le régiment et l'infanterie divisionnaire (ou la brigade).

Ces pelotons, qui n'auraient pas à fournir de trop longs parcours au galop, seraient remontés en chevaux de petite taille. L'organisation ne serait plus seulement préparée sur le papier comme en 1914, mais dès le temps de paix, les cadres et les hommes seraient convoqués aux manœuvres de l'infanterie pour être familiarisés avec ses formations, ses procédés de combat et les périls qui la menacent de près, surtout en terrain boisé ou couvert.

Dans une armée permanente, ces pelotons devraient même exister en tout temps au moins dans les unités de couverture, qui doivent pouvoir entrer en ligne immédiatement. Descendre dans les détails de leur organisation serait ici superflu.

2^o Escadrons divisionnaires. La tâche de l'unique escadron divisionnaire se révéla dès le début extrêmement lourde⁹⁾ — comme celle de toute troupe qui se trouve seule de son espèce et qu'il faut employer entièrement et tout entière chaque jour (ce fut aussi le cas de la compagnie divisionnaire du génie qui ne fut dédoublée qu'au printemps 1915). Le rôle de cet escadron était essentiellement de former la pointe de l'avant-garde de sa division (ou du corps d'armée quand celui-ci marchait sur une seule route) et de garantir le gros d'une surprise par l'artillerie (soit 6 à 8 kilomètres dans les idées de l'époque). Ces deux missions quotidiennement remplies, exigeaient beaucoup de cavaliers et plus encore de chevaux qui avaient souvent à prendre les allures vives.

⁹⁾ Nous parlons ici des divisions d'infanterie incorporées organiquement dans les corps d'armée. Les divisions de réserve, autonomes ou simplement réunies en groupes, disposaient chacune de 2 escadrons. Les divisions actives autonomes, venant presque toutes d'Afrique, avaient en propre un régiment de cavalerie actif.

Or, que valaient ces escadrons? Ceux de divisions actives étaient fournis par le dédoublement du 5^e escadron du régiment actif (cavalerie légère) du corps d'armée. Commandés presque toujours par des officiers de l'active, la grande majorité de leur effectif-troupe était composé de réservistes dont bien peu avaient conservé l'habitude du cheval. Les animaux étaient des chevaux de réquisition, insuffisamment avoinés dans la vie civile et qu'on n'eût guère le temps d'entraîner. Les routes des Ardennes étaient très dures, les abreuvoirs rares, la chaleur du mois d'août 1914 torride. En outre ces escadrons constitués à la mobilisation n'avaient jamais eux non plus coopéré avec l'infanterie qu'ils avaient à éclairer et à couvrir dans des terrains (au moins ceux des Ardennes), particulièrement difficiles et couverts. A cette cavalerie de «deuxième zone» échut donc dès le début et sans l'entraînement des longues étapes de jadis, un rôle chargé et compliqué qui aurait été beaucoup plus celui d'escadrons actifs très entraînés et très manœuvriers.

Il ne faut pas s'étonner si ce rôle fut rempli de manière fort inégale, et reconnaissons-le, parfois insuffisante.

Les disponibilités en chevaux ne permettaient pas de doter les divisions d'un deuxième escadron monté. Mais les disponibilités en hommes auraient donné le moyen de doubler l'escadron divisionnaire d'une compagnie cycliste qui l'aurait bien soulagé. On ne constitua ces unités cyclistes, en puisant dans les dépôts de cavalerie que quelques semaines plus tard: trop tard.

Le groupe d'escadrons dont disposait chaque division de réserve était encadré et composé à peu près exclusivement de cavaliers réservistes. Ils se révélèrent sensiblement plus médiocres que les escadrons des divisions actives.

Dans l'armée allemande, situation très différente. On sait que les corps d'armée de l'envahisseur étaient plutôt des juxtapositions de divisions, sans réserve d'infanterie, sans cavalerie de corps comme dans les corps d'armée français. Les divisions en revanche étaient beaucoup plus fortement dotées en cavalerie. A la mobilisation, les deux divisions normales de corps d'armée se partageaient, comme on l'a vu plus haut, un régiment actif porté de 5 à 6 escadrons. Chaque division avait donc un demi-régiment de bonne qualité, c'est-à-dire de quoi se couvrir et s'éclairer sans éreintement prématuré de ses 3 escadrons. Ils constituaient, pour parler le langage d'aujourd'hui, un véritable *groupe de reconnaissance divisionnaire*¹⁰⁾, homogène et bien encadré, qui put semble-t-il, à la fois, faire protection immédiate et sûreté de première ligne.

10) Groupe d'exploration d'après la terminologie suisse.

3^o *Sûreté de première ligne*. A l'échelon immédiatement supérieur, au corps d'armée, rien en effet chez les Allemands. Ils ont sans doute consacré à la couverture de leur front certaines divisions de cavalerie (n'oublions pas que la cavalerie allemande comprenait, en 1914, 110 régiments actifs contre 79 régiments français, abstraction faite de la cavalerie d'Afrique). Mais on sait aussi que les Allemands n'étaient pas, comme les Français, favorables aux avant-gardes stratégiques et engageaient immédiatement le plus de divisions possible en ligne pour déborder l'ennemi.

En France, au lieu de la brigade de corps, un régiment isolé dans le cadre du corps d'armée. Ce n'était pas assez, malgré la valeur des régiments actifs auxquels était confiée une tâche beaucoup trop lourde pour un front de corps d'armée, dans un pays sans vues lointaines, compartimenté, coupé de vallées abruptes, comme les Ardennes. Ce fut là une cause des surprises tactiques du 22 août. Aussi verra-t-on au cours de la bataille, constituer parfois, par groupement des régiments voisins, des brigades provisoires.

L'insuffisance numérique de la cavalerie de corps d'armée n'est pas seule à mettre en cause. Comme l'a relaté le général de Langle de Cary, commandant la 4^e armée, dans ses fort intéressants souvenirs, le haut commandement français, espérant surprendre les armées allemandes en flagrant délit de marche de flanc dans les Ardennes, empêcha les commandants d'armée de pousser leurs éléments de sûreté de première ligne, à un jour de marche au Nord, à la « coupure suivante » comme le voulait sagement le règlement d'alors. Le G. Q. G. craignait que ces avant-gardes pourtant bien minces, donnassent l'éveil à l'ennemi. Non seulement les Allemands ne furent pas surpris, mais ce fut plutôt eux qui surprirent les Français. En effet la cavalerie française d'exploration (*exploration* est pris ici dans le sens français et non suisse du mot), constituée essentiellement par le corps de cavalerie Sordet, avait déboîté à l'aile gauche (donc à l'Ouest, direction opposée à l'ennemi) pour démasquer le front après avoir rempli sa mission initiale de la façon que nous allons examiner.

Mais auparavant, résumons et tâchons de clarifier cet épisode fait de surprise et de confusion. Si au lieu de manœuvrer les Allemands, les 3^e et 4^e armées françaises (Ruffey et de Langle de Cary) furent manœuvrées par eux, c'est :

1^o Par suite d'une modification récente de l'organe de sûreté du corps d'armée, et, là nous voyons quels liens étroits unissent l'organisation et la tactique et même l'organisation et la stratégie.

2^o Par suite de la violation d'un principe absolu du règlement de cavalerie français. La cavalerie de corps d'armée, toute réduite qu'elle était, aurait dû, d'après ce règlement être poussée

à une distance telle que — la carte au 200,000^e le prouve — non seulement l'ennemi eût été éventé, mais les gros des corps d'armée auraient eu le temps de prendre leurs dispositions préparatoires de combat. Qu'on se reporte aux ouvrages si vivants et si documentés du colonel Grasset (*Ethe et Gomery, Rossignol-St-Vincent-Neufchâteau*) et on verra que malgré les renseignements reçus de la population belge ou de la cavalerie d'exploration, les grandes unités françaises étaient restées en formation de route, l'ennemi leur étant signalé par le G. Q. G. beaucoup plus au Nord qu'il n'était en réalité et la journée du 22 ayant été annoncée comme devant se terminer au cantonnement. Or, la poussée d'avant-gardes légères à la distance réglementaire était d'autant plus indispensable que la cavalerie indépendante, avons-nous dit, ne couvrait plus ni le front, ni la direction dangereuse (celle de l'Est).

Une lacune organique, une erreur d'appréciation stratégique venue de haut, voilà ce qu'il faut incriminer dans la surprise ou plutôt dans les surprises du 22 août et non pas l'action insuffisante ou l'inaction de la cavalerie.

Reiner Abwehrkampf oder Bewegungskrieg?*)

Von Major i. Gst. *E. C. Schaer*.

1.

Die Ansichten über grundsätzliche Fragen der Landesverteidigung und der militärischen Ausbildung, die Herr Oberstlt. i. Gst. Däniker kürzlich (Generalversammlung der Offiziersgesellschaft und Juniheft der Militärzeitung) vortrug, rufen ihrer Tragweite wegen ernsthaftesten Betrachtungen. Es berührt in der

*) Der Mahn- und Warnruf Oberstlt. Dänikers ist im In- und Auslande sehr beachtet und diskutiert worden. Ich teile durchaus die Auffassungen Dänikers, dass zur Zeit eine angriffsweise Kriegführung für uns nicht in Frage kommen kann. Die reine Verteidigung, zu der wir aus staatspolitischen und wehrtechnischen Gründen gezwungen sind, bringt, wie der Verfasser dieses Artikels mit Recht hervorhebt, keine Entscheidung und entspricht nicht dem Sinne unserer kriegerischen Tradition. — Die Ausführungen von Major i. Gst. Schaer sind sicher beachtenswert. Psychologisch gesprochen ist die reine Verteidigung viel schwerer als der Angriff des sturen Bullen. Ebenso sind die Übungen des Verteidigungsverfahrens sehr schwierig anzulegen und dessen Wirksamkeit tritt nicht so augenfällig in Erscheinung wie der Angriff, insbesondere im Friedensmanöver, wo es für die Parteikommandanten — Kriegserfahrung hin oder her — gilt, sich Manöverlorbeeren zu verschaffen, wenn er nicht von Laien und Militär schlecht qualifiziert werden soll. — Das Problem aber sollte sich so stellen, ob wir die Entwicklung unseres Heereswesens nicht so fördern können, dass auch unsere Armee wiederum ein zum Angriff geeignetes Instrument darstellt.

Redaktion.